

ON S'ABONNE :

PARIS, rue du Croissant, 12.

DÉPARTEMENTS et ALSACE-LORRAINE, chez les libraires, les directeurs de poste et de messageries, et aux Agences de la Société Générale.

ALLEMAGNE, dans les bureaux de poste et chez V. A. Ammel, libraire, rue Brûlée, 5, à Strasbourg.

ANGLETERRE, à Londres, chez MM. Delizy, Davies & Co, 1, Finch Lane, Cornhill, et à l'Agence de la Société Générale, 38, Lombard Street, E. C.

AUTRICHE, BELGIQUE, ESPAGNE, HOLLANDE, ITALIE et autres pays de l'Union postale, dans les bureaux de poste et chez les libraires.

APRÈS BOURSE QUATRE HEURES

	Baisse	Baisse
2 0/0	80 90	» 15 » »
3 0/0 amortiss. .	82 50	» 10 » »
4 1/2 0/0 1883 .	108 90	» 05 » »
Cons. anglais . .	99 15/16	1/8 » » »
Italie	94 55	» 10 » »
Flor. autric. (or).	89 3/4	» » » »
Esp. Extér. nouv.	57 7/16	» » » »
Egyptien 6 0/0 .	330	1 25 » »
Ch. Égyptiens . .	» » » »	» » » »
Turc 4 0/0 (nouv.)	16 55	» 05 » »
Banque ottomane	527 50	» » » »

Nos ateliers étant fermés demain samedi jour de l'Assomption, LA PATRIE ne paraîtra pas.

Nous prions ceux de nos lecteurs dont l'abonnement expire à la date du 15 AOUT de vouloir bien le renouveler le plus tôt possible, afin d'éviter tout retard dans la réception du journal.

PARIS, 14 AOUT

DERNIÈRES NOUVELLES L'AFFAIRE PEL

Melun, 14 août.

L'audience est ouverte à neuf heures. Lecture est donnée, sur la demande de M. Laguerre, de deux lettres adressées par la dernière femme de Pel au président des assises de la Seine et au chef de la suite, pour demander de ne pas comparaître pendant les premiers débats.

Après le débailage des caisses contenant les pièces à conviction et des boîtes de matières analysées, M. Lhotte, chimiste, fait sa déposition. Il constate qu'il trouva des traces de sang sur le châssis de la scie qui était saisie.

Pel explique que cette scie lui avait servi à couper de la viande de cheval.

L'expert déclare qu'il ne peut préciser si le sang était du sang d'homme ou du sang de cheval. Il donne ensuite des détails sur l'incrimination dans un poêle d'un cadavre pesant soixante kilos; l'opération dura quarante heures. L'expert n'admet pas qu'une confusion puisse exister entre l'odeur de cadavre et l'odeur de produits chimiques.

Pel demande que l'on fasse remarquer aux jurés que ce n'est pas le poêle saisi chez lui qui servit pour les opérations de l'expert.

M. Laguerre fait observer que le poêle de Pel dans un état de conservation excellent et qu'un contraire celui employé par l'expert est absolument détérioré.

Les jurés quittent leur banc et vont examiner le poêle.

Interpellé, Pel proteste de son innocence et dit qu'il n'a jamais dépecé ni brûlé personne.

L'audience est suspendue à 10 h. 12 jusqu'à midi.

L'audience a été reprise à midi 10 m.

M. l'avocat général Quénay de Beaupaire donne lecture d'une dépêche du procureur de la République de Bordeaux disant qu'il a été impossible de trouver trace dans cette ville du passage de la fille Durcrocq, dernière domestique de Pel.

M. Laguerre prend acte de cette déclaration.

On entend M. Brouardel, qui rend compte de l'opération de l'incrimination d'un cadavre.

En une heure, dit-il, on peut brûler un kilogramme et demi.

M. Brouardel ajoute : « Bien que nous ne puissions pas être très affirmatifs, les symptômes observés par les témoins se rapportent à ceux provoqués par l'incrimination au moyen de l'arsenic, notamment les vomissements, le gonflement de la tête inférieure, l'irritation de la poitrine, une soif inextinguible et le délire. »

M. Laguerre objecte que, personne n'ayant pénétré chez l'accusé, le délire n'a pu être constaté.

Le président répond que la femme Chesnel a dit hier qu'Elise Bohmer avait prononcé devant elle des paroles incohérentes.

L'incident est clos.

M. Brouardel continue sa déposition.

INTERIEUR

Le ministre de la guerre a adressé hier au général de Courcy ses instructions au sujet de l'organisation administrative et militaire de l'Annam et du Tong-King, ainsi que de la répartition de notre matériel dans ces colonies.

Ces instructions ont été une réponse au projet d'organisation récemment envoyé par le commandant du corps du Tong-King. Elles ont été arrêtées en conseil des ministres.

Elles sont notamment relatives à la réorganisation de l'armée de l'Annam avec des cadres français.

L'administration sera confiée à des mandarins annamites, assistés de fonctionnaires français, de manière à ne pas heurter les sentiments ni les coutumes indigènes.

En somme, les conditions du protectorat seront analogues à celles mises en vigueur en Tunisie.

Marseille, 14 août.

Le conseil municipal, sur la proposition de M. Catta, a protesté contre les allégations du docteur Brouardel, tendant à faire croire que M. Lhotte est un foyer de production insupportable de maladies infectieuses.

La protestation dit que le choléra de l'année dernière est dû à l'expédition du Tong-King et que l'épidémie actuelle est une fièvre typhoïde due à l'installation du camp du Pas-de-Lauciers.

Le conseil s'élève contre le docteur Brouardel, dit qu'il est indispensable de provoquer, de la part de la municipalité marseillaise, un plan d'assainissement, lorsqu'il est de notoriété publique que ce plan a été élaboré, voté et transmis depuis neuf mois sans pouvoir central, qui a attendu l'émotion actuelle pour la mise à l'enquête.

Aujourd'hui est débarqué à Toulon le lieutenant Albert de Colomb, blessé

au Tong-King, et qui a subi l'amputation du pied.

M. le général de Colomb et sa famille se sont rendus à Toulon pour recevoir le jeune et brave officier.

Toulon, 14 août.

Le transport la *Creuse* venant de Madagascar est resté en détresse aux îles d'Hyères, à la suite de graves avaries.

La *Creuse*, ramenée à Toulon par deux remorqueurs, est arrivée ce matin à cinq heures et a été mise en quarantaine.

A bord du *Saghalien*, qui est arrivé ce matin de l'Indo-Chine, se trouvaient M. M. Ristheuer, consul de France à Tien-Tsin, porteur du traité de paix, qui partira pour Paris aujourd'hui par le rapide de 6 h. 25, le colonel Duchesne et les membres de la mission japonaise.

On vient d'arrêter à Essai (Orne) un individu dont le signalement répond à celui désigné sous le nom de Roemer et soupçonné d'être l'auteur de l'assassinat dont a été victime la fille Agathe Stein, rue Bergère, à Paris.

Cet individu a été conduit à Paris.

EXTÉRIEUR

Londres, 14 août.

Le discours de la reine sera plus important qu'ordinairement à la fin de la session. On croit que Sa Majesté exprimera son entière satisfaction du vote des projets de loi concernant la réforme électorale, la redistribution, l'achat des terrains en Irlande, les logements des pauvres, etc.

La reine constatera ensuite l'amélioration qui s'est produite dans la situation de l'Irlande, et exprimera le plaisir qu'elle éprouve de voir le pouvoir exécutif se fier de nouveau aux lois ordinaires.

Sa Majesté se montrera également très satisfaite de la perspective d'un règlement pacifique de la question des frontières afghanes et des affaires d'Égypte, et elle donnera l'assurance que les relations du gouvernement anglais avec toutes les puissances étrangères ont le caractère le plus cordial.

Londres, 14 août.

Un télégramme de Berlin, en date d'hier, adresse au *Times*, annonce que l'empereur est arrivé dans cette ville hier matin, venant de Salzbourg, et s'est rendu au château de Babelsberg, près Potsdam.

L'empereur paraissait en bonne santé. L'impératrice, qui est à Hambourg, rejoindra l'empereur dans quelques jours; le prince impérial reviendra également bientôt de son voyage en Suisse.

Madrid, 13 août, soir.

Il est exact que les Allemands ont occupé une des îles Carolines.

INFORMATIONS

Le général Munier a été officiellement chargé de réorganiser l'armée annamite.

Il aura pour lui dans sa mission 2 colonels, 2 lieutenants-colonels, 6 commandants, 12 capitaines, lieutenants ou sous-lieutenants.

Ces officiers formeront les cadres supérieurs de la nouvelle armée annamite.

Simple question :

L'*Annuaire diplomatique* constate que M. Bompard, ex-secrétaire particulier de M. Paul Cambon, résident de France à Tunis, est aujourd'hui deuxième secrétaire d'ambassade.

En vertu de quel règlement ce jeune fonctionnaire a-t-il pu arriver aussi vite à un grade que beaucoup de ses collègues mettent huit et dix années pour acquérir ?

Nous savons bien que :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait précieux ;

mais cette amitié suffit-elle pour justifier ou même expliquer un pareil acte de favoritisme ?

Plusieurs des bâtiments faisant partie de notre ancienne escadre de l'Extrême-Orient et qui tiennent la mer, sans interruption, depuis deux ans et demi et trois ans, sont dans un tel état de délabrement que leur réparation est impossible.

Pour ne citer qu'un exemple, le cuirassé *l'Albatros* a été jugé incapable de faire la traversée de Hong-Kong en France.

En conséquence, ce vaisseau a été condamné et expédié à Sai-on où il sera purement et simplement démolé.

Le ministre de la marine n'avait pas tout à fait tort lorsqu'il demandait 100 millions sur les 200 millions du Tong-King, pour reconstituer notre matériel naval.

LE COMMERCE DE LA FRANCE

La direction générale des douanes vient de publier les documents statistiques sur le commerce de la France pendant les sept premiers mois de l'année 1885.

Les importations se sont élevées durant cette période à 2 milliards 517 millions et demi (nombres ronds), les exportations à 1 milliard 786 millions et demi.

La différence, soit 731 millions, représente l'infériorité des exportations par rapport aux importations.

Comparant les résultats de 1885 à ceux de 1884, nous trouvons une légère diminution (16 millions) du côté des importations de l'année courante, et un accroissement de 47 millions du côté des exportations.

Au total, la situation du commerce extérieur semble s'être quelque peu améliorée

depuis deux mois. Il est malheureusement à craindre que cette amélioration, d'ailleurs peu sensible, ne persiste pas.

La candidature officielle

La *Justice* se plaint amèrement de l'ingérence des préfets dans les questions électorales.

Elle dit que de tous les côtés il lui arrive des plaintes, et que le personnel organisé, stylé, mis sur pied de guerre par M. Waldeck-Rousseau, fonctionne toujours comme si M. Allain-Targé avait repris à son compte la théorie des faveurs administratives.

La *Justice* ajoute qu'il lui serait facile de citer des départements « où le préfet frappe et révoque des subordonnés coupables de ne pas vouloir faire campagne pour tel ou tel Tonkinois ».

En un mot, la pression administrative n'est pas moins florissante sous M. Allain-Targé qu'elle ne l'était naguère sous M. Waldeck-Rousseau, quand un sous-préfet de l'Aveyron enlevait à cheval l'élection de M. Denayrouse.

CHANZY

Il nous plaît, surtout en ces jours de veille électorale, que la France, même représentée officiellement par des républicains, fasse preuve de ses préoccupations et de ses antagonismes, pour applaudir à l'apothéose d'un soldat. Elle prouve par là qu'elle a le sens de la valeur morale accumulée depuis quinze ans par une politique monstrueusement imprévoyante et partielle, elle a gardé la religion du drapeau, la foi génératrice des dévouements suprêmes qui empêchent un peuple de mourir. L'émotion qu'elle ressent à cette heure montre aussi que, le jour des périls, la nation se retrouverait unie, armée, sans acception de caste ni de convictions politiques, pour défendre le sol et même pour en reconquérir les lambeaux perdus. Nous ne craignons même pas de prétendre que cette démonstration est d'autant plus opportune et consolante qu'elle se produit au moment où les détenteurs des pouvoirs publics et les publicistes qui passent pour exprimer leurs sentiments ont courbé la tête sous le flot d'insolentes menaces et de bravades insoutenables vomies naguère par Berlin.

Où, pour nous consoler, pour relever nos fiertés et pour rassurer nos courages, il est bon que la France tout entière reporte soudainement son souvenir sur un physiognomie de soldat. Et quel soldat ? Chanzy fut précisément celui qui n'a jamais désespéré de l'efficacité de la résistance et qui a forcé les ennemis eux-mêmes à reconnaître qu'il avait raison. Dans le livre sobre et cependant vibrant qu'il a consacré au récit de la campagne de la deuxième armée de la Loire, qu'il commandait après l'avoir formée, il rapporte, sans se départir de sa modestie, qu'un officier supérieur allemand lui avoua après la guerre qu'il ne concevait pas comment, après l'investissement de Paris et la capitulation de Bazaine, des troupes improvisées avaient pu faire tant de mal et résister si vigoureusement aux envahisseurs. C'est que, sur ces petits mobiles méridionaux ou bretons arrivés au corps au mois de Novembre de l'année terrible, avec un pantalon de toile, une veste de petit drap déchiré et un fusil à piston et sans baïonnette, il avait fait luire et soudainement répandu la flamme ardente de son patriotisme, l'austère contagion de ses vertus militaires. C'est que Chanzy était un vrai Français, Français avant tout et malgré tout, Français avant que d'être ou de devenir un politique, Français prêt à donner sa vie joyeusement pour un pied carré de la terre nationale ou pour sauvegarder aux yeux de l'étranger la dignité morale du pays. Aussi, des l'heure où, s'étant distingué à la bataille de Coulmiers, il fut pourvu d'un commandement important, accomplit-il de véritables miracles. Son âme vit, se transmute, peut-on dire, dans ses soldats. Fuyant la veille, parce qu'ils le conduisaient au feu sans instruction préalable et sans armes suffisantes, ils bravent — dès qu'ils sentent son regard peser sur eux, sa sollicitude inquiète les envelopper, le feu, la faim, le froid et les marches forcées. Lisez le précis historique de cette longue campagne qu'il a racontée lui-même, comme si, frappé de l'intuition de sa fin prématurée, il n'avait voulu laisser à personne le soin de rédiger son rapport à la postérité ; remémorez-vous les détails de cette merveilleuse retraite accomplie d'Orléans à Vendôme, de Vendôme au Mans et du Mans à Laval, en disputant à l'ennemi chaque ligne et chaque position stratégique, en arrosant chaque pli de terrain français du sang prussien, et vous serez, comme nous, assurés que l'homme qui a accompli de telles choses n'a jamais pendant un seul instant, fût-ce durant une seconde, désespéré du triomphe final de son pays.

Après quinze années de résignation dans la défaite, après quinze ans qui ne sont après tout qu'une halle provoquée par la stupeur, qui pourrait nous interdire et nous blâmer de professer ce sentiment et d'affirmer qu'il est éminemment raisonnable, très solidement justifié par

la situation même de nos ennemis. Les sifflements des reptiles entretenus par M. de Bismarck pour l'ornement de la ménagerie impériale n'y peuvent rien. Ils ne feront pas que l'unité de l'Allemagne soit une œuvre solide et durable. Ils ne feront pas que cette œuvre facile et précaire soit conforme aux mœurs, aux intérêts, aux traditions des peuples dont le nouvel empire est fondé. Ils ne feront pas que les ouvriers qui ont forgé la nouvelle couronne, en broyant les nations entre l'enclume et le marteau, ne disparaissent point les uns après les autres et, quant aux survivants, ne soient très vieux. Frédéric-Charles est mort. Manteuffel est mort. Von Goeben est mort. L'empereur a quatre-vingt-huit ans, de Molke en a quatre-vingt-douze et Bismarck a passé l'âge où l'on peut se promettre de longs jours. Ces hommes, d'aptitudes si diverses et si supérieures, se sont, comme les acteurs de l'épopée impériale française, trouvés réunis par le concours de circonstances le plus fortuit et le plus exceptionnel. Ils ont accompli leur dure besogne. Mais, eux partis, qui la maintiendra ?

Que l'on jette un coup d'œil sur l'Allemagne. Tout est prêt pour les revirements que rendrait possibles le moindre échec de la politique prussienne. Les peuples et les souverains secondaires sont asservis : ils ne sont pas gagnés, encore moins conquis définitivement. Par les alliances de famille, par le prestige de ses forces reconstituées, l'Autriche a, dans les pays de l'ancienne Confédération, en Bavière, en Wurtemberg et même en Saxe, une influence moins visible mais peut-être plus efficace et plus solide que celle dont elle jouissait avant 1866. C'est qu'elle constitue la ressource suprême et l'espérance.

Voilà pourquoi Chanzy avait raison ; voilà pourquoi, partageant secrètement les sentiments des peuples libres d'outre-Rhin sur le cou desquels la Prusse a gardé sa botte, nous ne désespérons point de voir les provinces perdues nous revenir, nous gardons notre foi profonde, nous qui nous appelons *Patrie*, dans le triomphe final du droit, dans les revanches de la valeur mise au service de la justice.

Aussi nos lecteurs ne seront-ils point surpris de nous voir, nous qui, dans ce journal, n'avons cessé de défendre et de propager le culte du drapeau, la religion de la patrie, signaler la cérémonie d'inauguration qui s'accomplit au Mans, comme un gage de notre régénération militaire et de nos réparations que nous doit le sort qui nous a un moment trahis.

Et au-dessus de cette imposante et émue manifestation patriotique, planera le souvenir de la grande épopée impériale, de laquelle se dégagera, pour nous donner force, courage et espoir, ce mot qui rappellera à nos ennemis que la fortune est changeante : IENA.

LES CHEMINS VICINAUX

Le ministre de l'intérieur adressait ces jours derniers à MM. les préfets une circulaire inspirée très évidemment par l'approche des élections générales.

Cette circulaire concerne les chemins vicinaux, et a pour but d'informer les agents de l'Administration que la subvention applicable, en 1885, aux travaux des chemins vicinaux, vient d'être élevée de 10 à quinze millions de francs.

En conséquence, — dit le ministre, — « je suis en mesure de réserver à votre département l'intégralité de la subvention qu'il a demandée à l'Etat pour l'exécution du programme de 1885, et je vous autorise à engager immédiatement, si vous le jugez utile, les travaux dont la mise en adjudication a dû être ajournée en conformité d'instructions antérieures. »

La circulaire ajoute que, pour ce qui est du programme de 1886, le budget de cet exercice comporte un nouveau crédit de 15 millions devant permettre de continuer, l'année prochaine, l'application de la loi du 12 mars 1880.

Malheureusement, rien ne prouve que ces belles promesses puissent dans tous les cas être tenues. Au contraire, le ministre de l'intérieur a soin de formuler un certain nombre de réserves ou de restrictions qui permettront, une fois les élections terminées, de revenir, au moins en partie, sur des engagements que l'on aura sans doute pris d'une façon trop téméraire.

Promettre des millions, rien n'est plus facile ; mais les donner, quand le budget de l'Etat se trouve en sérieux déficit, c'est une autre affaire.

La *Correspondance radicale* publie de nouveaux renseignements sur l'affaire Bavier-Chauffour.

Nous croyons devoir reproduire plus loin ce document, duquel il résulte que le cousin de M. Jules Ferry a bien obtenu de l'ancien ministère une situation privilégiée.

C'est ce que nous avons dit précédemment. Nous avons dit également que la question était de savoir si les achats que M. Bavier-Chauffour a pu conclure se sont réalisés par le gouvernement français.

Le conseil d'Etat est saisi de l'affaire et décidera.

Voici les renseignements publiés par la *Correspondance radicale* au sujet de la question du cousin de M. Jules Ferry :

M. Bavier-Chauffour, à qui sa qualité de pa-

rent du ministre, était une situation privilégiée, a pu acheter, sous le régime du traité de 1874, et sans qu'il fût possible d'empêcher ce marché, le traité de l'île n'étant pas ratifié :

1° L'île entière de Ké-Bas, pour une période de cent ans, sol, sous-sol, etc., au prix de 60,000 dollars (à 4,55 payables le 31 août 1886. Arrhes, 600 dollars.

2° Le bassin houiller de Houga, dans la baie d'Along, au prix de 40,000 dollars, pour la même période et payable comme précédemment. Arrhes, 400 dollars.

La cour d'Annam prélèvera 1 0/0 sur les bénéfices nets de l'entreprise des sous-sols, et attachera un mandarin à l'exploitation en qualité de contrôleur financier.

Au bout de cent ans, retour à l'Annam des concessions accordées à moins de nouvelle entente avec les héritiers de Bavier-Chauffour ; en tout cas, obligation à la cour de Hanoï de donner la préférence à ces derniers sur tous autres, à égales propositions.

Est en outre concédé à M. Bavier-Chauffour le droit de construire des appointements, des quais, des voies ferrées, etc.; de céder, transporter et vendre.

CHRONIQUE ÉLECTORALE

EURE. — Les affaires des républicains vont au plus mal dans le département de l'Eure. La liste conservatrice est accueillie partout avec la plus grande sympathie ; mais il est juste d'ajouter que les républicains font eux-mêmes tout ce qu'ils peuvent pour empêcher le reste de crédit qui pouvait leur rester.

C'est M. Jules Davelle qui dirige le maigre bataillon de nos adversaires. La maladresse de cet opportuniste n'a d'égale que sa suffisance, et il fait rire à ses dépens.

M. Davelle est, du reste, parfaitement secondé dans sa ridicule campagne par le préfet de l'Eure.

Nous avons déjà parlé de ce fonctionnaire, qui s'appelle Barrême, et qui est si clairvoyant qu'il ne s'est pas encore aperçu que le ferrysme est fini ; tout dévoué à M. Davelle et à sa coterie, il s'est imaginé de promener dans le département quelques spécimens des candidats opportunistes ; il a même essayé d'un banquet, mais il n'a réussi qu'à s'y faire conspuer.

M. Davelle, qui ne doute pas de ses petits talents, se flatte de réparer les blessures de son préfet ; on dit qu'il tentera dans ce but une grande réunion républicaine : ce sera une petite fête qui ne manquera pas de gaieté, et les électeurs se promettent de reconduire le triste Davelle, avec tous les regards dus à son opportunisme et à son zèle tonkinois.

NOUVELLES DIPLOMATIQUES

Les articles, publiés récemment dans les journaux allemands contre la France, et qui avaient si justement surpris à Paris, ont été maintenant remplacés par d'autres, de même inspiration et de même nature, dirigés cette fois contre l'Angleterre. C'est, je le crois, un jeu de bascule. En tout cas, cela prouve qu'il n'y a aucune question importante, pour le moment, sur l'échiquier européen, et qu'on les remplace par des troupes d'élite des incursions à amuser la galerie, mais auxquels ne se laissent pas prendre les hommes d'Etat sérieux. Le cabinet anglais actuel, cela est incontestable, ne peut absolument rien faire, ni dans un sens, ni dans l'autre, son existence étant absolument fictive, et ne dépendant que du bon vouloir du Parlement, qui a bien voulu promettre de le laisser vivre, mais qui, au fond, ne lui est pas sympathique.

C'est net après le renouvellement des membres de la Chambre des Communes qu'on saura vraiment si le pays, désabusé, est revenu à la politique des tories, ou si, au contraire, il reste fidèle à celle des whigs, après avoir jé par-dessus bord certaines personnalités compromettantes. C'est alors aussi que M. de Bismarck saura absolument si l'on peut, ou non, compter sur le cabinet de Saint-James, et le faire entrer dans ses combinaisons d'équilibre futur. Jusque-là, rien de sérieux ne sera fait, et c'est ce qui explique les fantaisies diverses auxquelles se livre la presse allemande officieuse, tantôt contre la France, tantôt contre l'Angleterre, et même contre ses alliés naturels, la Russie et l'Autriche.

On a vu, à Berlin, avec un certain déplaisir, l'effondrement de M. Jules Ferry, que l'on n'avait attendu que pour plus tard. On avait parfaitement à quoi s'en tenir sur la valeur réelle de ce prétendu homme d'Etat ; mais il fallait si bien les affaires de l'Allemagne, en suivant à la lettre tous les conseils qui lui venaient de Berlin par la voie de M. de Courcel, qu'on espérait qu'il durerait assez longtemps pour continuer cette « politique coloniale », qui éparpillait nos forces militaires au dehors au lieu de les fortifier dans l'Est, et qui nous était si fatale.

Le chancelier de fer s'est trompé dans ses prévisions et c'est peut-être même à cause de cela qu'il a été un instant si irrité contre la France ? Quoi qu'il en soit, il a reconnu aujourd'hui qu'il avait trop tôt démasqué ses batteries ou indiqué ses plans, et par une habile manœuvre, c'est du côté de l'Angleterre qu'il a tourné sa prétendue mauvaise humeur, afin de donner le change. Cette nouvelle tactique n'a réussi qu'à demi, et les journaux de Londres se sont fort peu occupés et inquiétés de cette campagne de plumes, à laquelle ils ont à peine daigné répondre.

Le fameux ouvrage du général *** intitulé *la Revanche*, et que l'on attribue au gé-

PRIX D'ABONNEMENT :

PARIS : un an, 54 fr.; 6 mois, 27 fr.; 3 mois, 13 fr. 50

— Le numéro, 15 centimes.

DÉPARTEMENTS : un an, 64 fr.; 6 mois, 32 fr.; 3 mois, 16 fr.

— Le numéro, 20 centimes.

INSERTIONS :

ANNONCES. 1 fr. 50 la ligne

Chez MM. Fauchey, Laffitte et Co

Place de la Bourse, 8

ET AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DUCROISSANT, 14

Droit d'insertion réservé à la Rédaction

LES MANUSCRITS DÉPOSÉS NE SONT PAS RENDUS

ral Thibaudin, a pu être désagréable à Berlin comme tout écho des futures revendications de la France ; mais, à part cette impression passagère, c'est par un sourire dédaigneux, qu'on a accueilli dans l'Allemagne prussienne ce soi-disant plan de « la prochaine guerre ». Que nos ennemis ne fassent pas à notre ancien ministre de la guerre, qui a été leur prisonnier, l'honneur de le prendre trop au sérieux, en admettant que ce soit réellement lui qui ait écrit la *Revanche*, cela se conçoit et s'explique ; mais ils auraient tort, pourtant, de regarder toujours la France comme une proie facile. Ce qu'il faudrait à ce pays pour se relever et reprendre dans le monde sa place traditionnelle, c'est un homme, continuant la tradition interrompue de l'Empire, et cet homme, qu'on ne l'oublie pas à Berlin, peut se présenter, quelque prédilection trop naturelle qu'on y ait pour les Jules Ferry et autres politiciens de la même force et de la même valeur. Attendons avec confiance les prochaines élections et peut-être ménageront-elles plus d'une surprise à MM. les Prussiens de Paris et de Berlin !

ÉCHOS

LA TEMPÉRATURE

SITUATION GÉNÉRALE AU 15 AOUT
La température est

scandalisé de voir comment de jeunes peintres traitaient un de leurs maîtres, a spécialement remboursé à l'huissier la créance et les frais.

La vente a cessé immédiatement, au grand désappointement des sœurs X... et Z... qui commencent déjà à récolter dans Barbizon la réputation de confraternité à laquelle ils ont droit.

La plus haute récompense que l'Académie française proclamera cette année dans sa séance publique, pour le prix de Vertu fondé par Montyon, est celle attribuée à la sœur Alexis, d'Amboise, dont les actes de dévouement sont au-dessus de tout éloge.

Les empereurs de Russie et d'Autriche doivent se rencontrer dimanche prochain au château de Kromsperg, en Moravie. Ce château est la résidence d'été de l'archevêque d'Olmütz, en ce moment à Gastein, où a été arrêté le programme de l'entrevue.

La suite des empereurs prendra quartier dans le château, et pour le reste de l'entourage, on a retenu tous les hôtels de la ville pour une quinzaine de jours.

A propos de l'empereur Alexandre III, annonçons qu'il vient d'autoriser la publication de la correspondance de Pierre le Grand, qui ne comprendra pas moins de six mille lettres.

Parmi les 610 voyageurs débarqués hier à Calais se trouvaient l'archevêque de Canterbury, allant à Paris; le cardinal Howard, allant à Rome; le duc de Cambridge, par paquebot spécial, allant à Kissingen.

Déplacements et villégiature :

A Royat :

Mme de Penalvert;
M. le vicomte de Solvay;
M. le général Edvard Power;
M. de Monteynard;
M. de Marlin;
M. le général Cialdini;
M. le baron de Pignol;
M. le marquis de Vaugirard;
M. le baron de Lori.

A Châtel-Guyon :

M. Gragnon, préfet de police.

En raison de la fête de l'Assomption, les Académies des sciences morales et politiques et des beaux-arts ne tiendront pas séance demain samedi.

Le jury international des beaux-arts de l'Exposition d'Anvers vient de décorner la première médaille d'honneur au peintre Alfred Stevens.

M. Meissonier a été appelé à la présidence du jury des beaux-arts, au milieu des applaudissements de tous les assistants.

A Buda-Pesth :

Le poète hongrois Abonyi a adressé à la députation française une pièce de vers dont la *Gazette de Hongrie* a publié une traduction littérale.

La pièce de vers est intitulée : *Salut à la France !* et dédiée à François Coppée.

Le poète y fait un éloge flatteur de la France, puis il s'adresse au poète Coppée et au grand Français de Lesseps, qui réunissent l'un les océans, l'autre les peuples, celui-ci par le travail persévérant, celui-là par la poésie.

M. le maire de Bazoches, près Montfort-l'Amaury, vient de jouer un bien vain tour aux chasseurs de sa localité. On sait que tous les ans, à l'époque des fortes chaleurs, les maires ruraux sont invités à prendre des mesures à l'effet d'empêcher la libre circulation des chiens dans les rues.

Or, M. Pévin, maire de Bazoches, a jugé bon, pour se conformer aux instructions préfectorales, de prendre un arrêté portant, selon la formule, que les propriétaires de chiens sont invités à ne sortir leurs animaux que munis et tenus en laisse.

Mais voilà où cela devient drôle : le maire donne son interdiction jusqu'au 10 septembre.

Or, comme la chasse ouvre le 1^{er} des chasseurs vont se trouver dans l'obligation de faire l'ouverture de la chasse avec des chiens muselés et tenus en laisse.

Cela ne manquera pas d'être un peu gênant; aussi les disciples de saint Hubert, que leur mauvaise étoile a conduits à Bazoches, espèrent-ils que l'administration supérieure interviendra pour modérer le zèle intempestif de M. Pévin.

CHRONIQUE DE L'ÉTRANGER

Russie

Saint-Petersbourg, 14 août.

Le cabinet russe vient d'envoyer à Londres une proposition relative à Zulficar, pour laquelle on se croit assuré de l'assentiment du cabinet anglais.

Angleterre

Londres, 14 août.

On mande d'Alexandrie au *Daily News*, le 13 août :

Le *Bayard*, portant les restes de l'amiral Courbet, a mouillé cette nuit à Port-Saïd. Une cérémonie religieuse a été célébrée à bord, en présence du consul de France de Port-Saïd, du consul général, des députations envoyées par les colonies françaises du Caïre et d'Alexandrie et de plusieurs fonctionnaires égyptiens.

Des fleurs et de nombreuses couronnes ont été déposées sur le cercueil au milieu des témoignages des plus sympathiques regrets.

Le *Bayard* est reparti matin pour Toulon.

Le choléra en Espagne

Madrid, 13 août.

On a constaté aujourd'hui 24 cas de choléra à Madrid et 17 décès dans les villages environnants, 75 cas, 18 décès.

Le maire et tous les membres de la municipalité de Séville ont donné leur démission. La population, se réunissant sur les places publiques et demande le maintien des mesures sanitaires contre le choléra.

Le préfet a fait afficher un avis portant que les cordons sanitaires seraient supprimés conformément aux ordres du gouvernement.

Le ministre de l'intérieur a délégué aux tribunaux le maire et les conseillers municipaux démissionnaires.

Depuis le 20 mai jusqu'au 10 août, il y a

eu dans toute la ville de Madrid, 897 cas de choléra et 566 décès.

LE MONUMENT

L'ARMÉE DE LA LOIRE

C'est dimanche 16 août que l'on inaugure, au Mans, le monument élevé au général Chanzy et à la deuxième armée de la Loire.

Ce monument se compose de deux parties distinctes : la statue de Chanzy, par M. Granet, et les groupes du soubassement, par M. Croisy.

Le général Chanzy est debout, dominant le monument. Il est représenté en tenue de campagne, au milieu de la bataille, dont il suit les péripéties d'un regard ardent. C'est bien le vaillant chef français des jours de gloire et de malheur, et sa noble figure reparaît ceux qui la contemplant aux souvenirs émus de l'année terrible.

L'ATTAQUE

C'est sur la face droite du monument que se trouve le groupe de l'Attaque.

La première balle ennemie vient d'être tirée, et un jeune soldat imberbe qui, dans les affaires de l'agonie, tient sa main crispée sur sa mortelle blessure.

De toutes parts on s'apprête à la lutte; le vieil officier, la figure ravagée par les fatigues endurées déjà dans les précédents combats, se tient au centre du groupe formé par les troupes arrivées premiers pour venger la mort de l'héroïque enfant. Sombre, mais calme, et le visage illuminé par son énergie farouche, il désigne du doigt, à ceux qui se pressent à ses côtés, l'endroit d'où l'ennemi a signalé sa présence; il vient de le découvrir à l'aide de la longue-vue dont il s'est servi et que sa main droite tient encore levée. Son œil est fixé désormais, et sans armes, au premier rang avec ses hommes, il reste impassible et tranquille, car il sait que chacun va faire son devoir.

L'attitude de cet officier est d'une vérité frappante, le geste rempli de calme naturel qui est l'appanage des braves, la physionomie d'une énergie vibrante. Le jeune mobile qui l'efface à demi est dans une posture saisissante de naturel, son visage jeune et mâle indique l'énergie naturelle des fils de notre race. Et le grognard du fond, qui en a vu bien d'autres, la sérénité et la tranquillité de ces gens qui n'ont jamais reculé devant la mort quand le sort de la patrie était en jeu !

Faisant partie du même groupe, un tout jeune fusilier marin, sorti hier de l'école des mousquetaires, se penche en avant, il fouille anxieusement l'horizon de son œil qui se dilate, en quête du but à viser. L'expression du jeune héros ne saurait être traitée avec une plus grande intensité de vérité.

Sur la droite de l'officier, deux soldats de ligne.

L'un d'eux a déjà épuisé son arme; on voit, on comprend qu'il vise lentement, méthodiquement, et qu'il ajuste l'ennemi à coup sûr; placé en arrière, c'est un soldat rompu au métier, il possède tout son calme aussi bien que son camarade qui, le genou en terre, charge tranquillement son fusil, aussi posément qu'à l'exercice.

LA DÉFENSE

Sur la face gauche du monument : la Défense.

Le centre du groupe est occupé par l'officier porte-drapeau qui, au milieu même du péril, conserve la dignité froide du soldat décidé à remplir son devoir jusqu'à la mort.

Sans se rapprocher, sa physionomie reflète l'énergie calme de l'honneur. Les événements, le résultat de cette lutte sanglante, que sera-t-elle ? On ne le sait encore, et l'émotion du brave est tout entière dans son cœur. Elle ne se trahit que par la crispation de ses mains nerveuses autour de la hampe qui porte les lambeaux du pavillon de la France. Nulle crainte sur ce visage, qui ne veut pas désespérer de la patrie au milieu même du péril extrême; nulle fanfaronnade, mais l'attitude calme et hautaine qui convient à qui possède l'honneur de porter et de défendre l'emblème vénéré de la mère commune.

Amour sacré qui enfante les héros, tu es bien représenté dans ce groupe, où la vaillance, malheureuse, sait au moins conquérir le respect même des vainqueurs, donnés de leur victoire sur ces égarés, qui sont salués de ce nom : « Les braves gens ».

Autour de cette grande image de la Patrie, les lésés vivants et parlants, on sent que tous ces gens se battent avec fureur. Sur la droite, c'est principalement un chasseur à pied d'un mouvement et d'une expression admirables; le corps en avant, la bouche ouverte, il semble porter le défi de la rage impuissante, et de son arme bien en main, on voit qu'il va mettre en joue l'assaillant qu'il a condamné dans la masse victorieuse. Derrière lui, et par-dessus son épaule, on voit un chasseur l'honneur d'offrir sa poitrine à l'ennemi, un zouave de Charette, et lui aussi, à semer la mort dans les rangs pressés des vainqueurs.

Au premier plan, aux pieds du porte-drapeau, un chasseur d'Afrique, à demi égaré par sa monture qui vient de s'abattre, songe moins à se dégager de la bête agonisante qu'à viser l'ennemi.

Le cheval se débat dans la douleur, le cavalier sera sans doute égaré dans sa chute, mais au milieu du péril une balle peut-être sera le salut, et à défaut de son sabre impuissant, le chasseur n'hésite pas entre son devoir et sa sécurité, son revolver lui reste et il en brague énergiquement le canon sur ceux qui l'entourent.

LA RÉSISTANCE

Ces deux grands groupes de gauche et de droite sont reliés en façade par le groupe de la résistance, plus sobre, pour ne pas nuire à l'effet de la statue vue de face, mais d'une éloquence terrible.

A gauche, un artilleur, frappé par les projectiles ennemis, se soulève avec peine sur une pièce muette désormais. Cette grande voix de bronze est éteinte; le dernier de ses défenseurs, impuissant, sombre, sur le visage duquel se reflète l'empreinte de la souffrance et du désespoir, la couvre de son corps, s'identifiant en quelque sorte avec elle, et si le héros ignoré meurt, il mourra debout, sinon en vainqueur, du moins en brave.

Enchevêtrés dans ses jambes raidies, un fusilier marin marin, la cuisse brisée,

s'appuie dans un effort suprême sur la gauche, le coude sur un sac abandonné; le fusil tout armé, il cherche dans la cartouchière la dernière balle à tirer pour la France. La physionomie est d'une grandeur terrible. C'est la sauvagerie de la rage impuissante incarnée. Cette figure est assurément l'une des plus belles. Le mouvement semble étreint sur la nature même; la raideur du membre brisé, la souplesse de la jambe encore valide et l'expression générale de l'ensemble constituent au total un pur chef-d'œuvre de composition et d'exécution.

LA DÉFAITE

Sur la face opposée, c'est la fin ! L'effort brisé, la pièce renversée, le sol jonché de débris informes, disent que la lutte a été terrible, grandiose, acharnée.

Sur cette face, les groupes de gauche et de droite sont reliés par la figure navrée d'un jeune fantassin râlant son dernier souffle, le pauvre enfant !

Soul, sans armes, il se tord dans les douleurs de l'agonie.

Les yeux agrandis, la bouche convulsivement ouverte, sa main crispée fouille la terre avec rage, comme s'il voulait emporter avec lui dans l'éternité ce sol qu'il n'a pu sauver.

Faits divers

Une singulière agression. — Le nommé Léc, menuisier, âgé de cinquante et un ans, demeurant 233, rue des Pyrénées, a déclaré hier soir aux agents de service dans cette rue qu'il venait d'être, sans la moindre provocation de sa part, frappé d'un coup de couteau à l'épaule gauche par un de ses voisins, nommé Ricard.

Conduit dans une pharmacie du voisinage, Léc, qui portait en effet une profonde blessure à l'épaule gauche, y a reçu les soins que nécessitait son état, après quoi il a été reconduit à son domicile. Quant au meurtrier, à la suite de la disposition du commissaire de police, qui a ouvert une enquête à l'effet d'établir les raisons de cette singulière agression. On suppose que Ricard aura agi sous l'empire d'un accès d'aliénation mentale.

Suicide d'un étudiant. — Le colporteur du numéro 71, boulevard Saint-Michel, n'ayant pas vu, depuis quelques jours, un de ses locataires, le sieur P. F., étudiant en médecine, qui habitait une petite chambre située au cinquième étage, alla en faire sa déclaration au commissaire de police.

Celui-ci fit immédiatement ouvrir la porte.

On trouva le malheureux P. F., couché inanimé sur son lit. Tout fait supposer qu'il s'est empoisonné et que c'est le manque d'argent qui l'a poussé à cet acte de désespoir. Ses parents, cependant, lui en envoyaient très largement, mais il était fort prodigue.

Son corps va être envoyé à Bordeaux, où il sera inhumé dans un caveau de famille.

Le crime du faubourg Saint-Martin. — Paul Richelle, le caissier qui assassinait, il y a un mois, son patron, M. Dreyckheim, rue du Faubourg-Saint-Martin, 147, a quitté hier matin de l'hôpital Lariboisière, où il était soigné, pour être transféré à l'infirmerie de la Santé.

Son état est encore très grave.

Enfant mort d'insanction. — Dans une chambre d'un appartement du boulevard de Paris, M. M..., habitant à Paris, rue Michel-Camille, avait placé, au mois de mai dernier, chez une femme V..., un petit garçon en nourrice.

Il y a une dizaine de jours, M. M..., avisé par cette femme que son enfant était malade, s'en vint de lui le retirer et le ramena à Paris.

Un médecin appelé à lui donner ses soins constata immédiatement que l'enfant était mort, non d'une maladie organique quelconque, mais d'un dépérissement profond déterminé par un manque à peu près absolu de nourriture pendant tout le temps qu'il était resté en nourrice.

Le corps du pauvre petit présentait un état de maigreur invraisemblable, que l'imagination a peine à concevoir. La pauvre mère, qui ne s'est aperçue de l'état de son enfant que lorsqu'il était déjà mort, a été très étonnée de l'état de sa nourrice, qui ne lui avait rien dit de tout ce qui s'était passé.

Le commissaire de police du quartier, informé de ces faits, a fait surveiller l'infirmerie et a procédé à une enquête à la suite de laquelle le père et la mère s'isoleront.

Il a ordonné le transport du petit cadavre à la Morgue.

Les médecins légistes ont conclu à la mort lente par défaut de nourriture pendant un laps de temps prolongé; l'enfant, vigoureux quand il est né, a été épuisé par la dénutrition progressive pendant trois mois consécutifs.

Une instruction est ouverte contre cette femme.

Une collision de voitures. — Le cheval de la rue 1699, conduit par le cocher Blandet, s'est emporté hier, à trois heures de l'après-midi, en face du Palais de Justice, et, après avoir couru quelques instants, il est venu s'écraser contre le tramway 663, de la ligne Montreuil-Gare de l'Est, qui arrivait à toute vitesse.

Le cocher du tramway ne put arrêter son attelage, et le cheval fut complètement brisé.

Malheureusement, il y avait cinq voyageurs dans cette dernière voiture. Ils ont été blessés tous.

Ce sont quatre voyageurs de la Compagnie générale et le fondeur de l'Hotel-Dieu, qui allaient voir un malade à l'Hotel-Dieu.

Les victimes se nomment : Heinecheil (Mathias), vingt quatre ans, demeurant rue de la Charbonnière, 4, contusionné à la tête et aux genoux.

Schneider (Louis), dix huit ans, boulevard de la Villette, 160, atteint à la nuque et aux épaules.

Chevalier (Bélisaire), vingt-six ans, faubourg Saint-Martin, blessé au front.

Hamel (Emile), trente-neuf ans, rue Gabriel, 11, blessé à la tête, et la femme de ce dernier, graves contusions à l'arcade sourcilière.

Le premier a reçu des soins au poste du Palais, les quatre autres à l'Hotel-Dieu. Tous ont été reconduits dans leurs domiciles respectifs.

Quant au cocher Blandet, qui a été blessé au crâne, il a été également ramené chez lui.

Le vol à l'obligation. — Nous avons déjà signalé un nouveau genre de vol dit : vol à l'obligation.

Nous apprenons que le principal auteur de cette nouvelle exploitation vient d'être arrêté dans un garni de la place de la Nation, où il logeait sous le nom de Bailly, selon toute probabilité, est un faux nom.

Il a été arrêté dans la matinée par un inspecteur de la sûreté et trouvé porteur de plusieurs fausses obligations.

Après l'interrogatoire que lui a fait subir M. Diere, commissaire de police, qui a fait une perquisition dans son domicile, cet individu a été écroué au Dépôt.

Cet ancien filou est âgé d'environ quarante cinq ans.

Dans l'après-midi, deux de ses complices ont été arrêtés en son même garni, le nommé C. A. ach. et, âgé de soixante ans, et sa sœur Marie, âgée de vingt-deux ans.

On recherche son autre sœur, qui serait la maîtresse du soi-disant Bailly, et de deux autres complices.

Incendie rue du Mont-Cenis. — Un incendie a éclaté, hier vers quatre heures du soir, dans les combles d'une maison située rue du Mont-Cenis.

Grâce à la promptitude avec laquelle les secours ont été organisés par les pompiers accourus avec trois pompes à vapeur, le sinistre a pu être circonscrit avant qu'il se fût propagé aux étages inférieurs.

Les combles et le toit seulement ont été détruits par les flammes.

A dix heures, on était tout à fait maître du feu.

Vol à la Compagnie des tramways. — Hier matin, vers une heure, le fils du chef de dépôt des tramways de La-Vallée était en train de régler les comptes de la journée, lorsque deux malfaiteurs s'introduisirent brusquement dans son bureau, et, tandis qu'un se précipitait à la gorge du jeune homme, son complice réussissait à s'emparer du tiroir-caisse contenant la recette de la journée, environ 1,800 francs.

Malgré la résistance du caissier, ils lui auraient sans doute fait un mauvais parti, lorsque le conducteur Garandou, de la ligne Madeleine-Barrière-Bineau, attiré par les cris, accourut armé d'un revolver et fit feu par trois fois sur les voleurs, dont l'un fut atteint assez grièvement à la main, ce qui lui fit lâcher la caisse. Il était porteur, le second réussit à prendre la fuite, en emportant une somme de 400 francs.

L'individu arrêté, un nommé L..., a été reconduit par le commissaire de police pour un repris de justice ayant déjà subi six condamnations pour délits du même genre.

Noyé en pêchant à la ligne. — Un individu était occupé hier matin, vers neuf heures et demie, à pêcher sur les bords de la Seine, non loin du pont de la Concorde, quand ayant aperçu un objet flottant à quelque distance, il voulut l'atteindre avec sa ligne.

Il se pencha en avant, mais son mouvement fut si mal combiné que le malheureux fut précipité dans la Seine.

Après s'être débattu quelque temps et avoir tenté en vain de regagner la rive, il fut entraîné par le courant et disparut.

Des bateliers voisins se jetèrent à son secours, mais essayèrent vainement de le sauver; ce n'est qu'après une demi-heure d'efforts que son cadavre fut retiré.

En l'absence de indications permettant de découvrir l'identité de la victime, le commissaire de police a fait transporter le corps à la Morgue.

Le crime de la rue Bergère. — M. Dulac, architecte-expert près le tribunal civil de la Seine, s'est rendu hier rue Bergère, 24, pour y procéder à la levée du plan de l'appartement d'Agathe Stein.

Un grand nombre de curieux, pensant sans doute que l'assassin avait été arrêté, étaient allés se tenir devant la maison pendant tout le temps qu'a duré cette opération judiciaire.

Accident de voiture. — Mme la marquise de Vouvray faisait avant-hier, dans le parc de Versailles, sa promenade habituelle en voiture découverte, lorsqu'un des chevaux prit peur en passant sous la porte Saint-Antoine et se cabra violemment.

Le cocher, en essayant de maîtriser l'animal, fut précipité de son siège et glissa sous les roues de la voiture.

Les promeneurs témoins de l'accident s'empressèrent de porter secours; tandis que les uns maintenaient les chevaux, d'autres relevèrent le cocher qui avait perdu connaissance.

Pendant ce temps, Mme la marquise de Vouvray faisait prévenir son petit-fils, M. le comte de Gisors-Touffroy, qui habite avec sa grand-mère une propriété rue de la Galle.

Mme la marquise de Vouvray en a été quitte pour la peur, elle a été ramassée chez elle par son fils.

Les blessures du cocher paraissent sérieuses.

Un acte de courage. — Avant-hier soir, l'inspecteur de police Bottin, attaché au commissariat de Bercy, était de service à la gare d'Orléans, se rendant maître d'un cheval emporté, après avoir été entraîné sur un espace de plus de cinquante mètres.

La voiture a été complètement brisée, et le cocher Mathay, qui la conduisait, a été grièvement blessé et s'est cassé une jambe.

Le sauveteur a été blessé à la jambe droite.

LES DISTRIBUTIONS DE PRIX

Ecole libre des Sœurs de Charité de la paroisse Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle (2^e arrondissement).

Qui ne se souvient de la fameuse école de la rue de la Lune, cette école dirigée par les Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, depuis la fondation, qui datait de 1633 (1), et d'où les saintes filles ont été expulsées (septembre 1882) à grand renfort de conseillers municipaux, d'adjoints au maire, (entre autres, un certain Wickham, hindagiste, directeur de *Charmante herminette*) de commissaires de police, et de sous-secrétaires; le tout sous le prétexte et par les ordres (honneur à qui de droit) du sieur Floquet, alors préfet de la Seine, aspirant à la mairie de Paris, aujourd'hui président de la Chambre des députés ?

A cette expédition triomphante des machabéens de Jules Ferry, un certain nombre d'hommes considérables du quartier, interprètes d'une population indignée, répondirent par la création d'un *Comité de défense des écoles chrétiennes* du deuxième arrondissement. Les membres de ce Comité n'étaient pas précisément des premiers venus : à sa tête, M. Aubry, banquier; MM. Lefebvre et Grandgeorge, notables commerçants de la rue du Sentier; puis, M. Gamard, conseiller municipal, notaire; M. Boissel, avocat à la Cour de cassation; M. Guyot-Sionnet, avocat; M. de Beugnot, secrétaire du conseil d'administration de la Banque de France, etc.

Ces hommes-là ne mirent pas seulement en commun leurs protestations et leurs généreuses colères; ils y mirent leur argent. Déjà ils avaient rendu au quartier une école de Frères (rue des Pe-

(1) La minute de l'acte de fondation est déposée dans l'étude de M. Bonnet de Veron, notaire, rue Saint-Hippolyte, 83. « Le 1^{er} mars 1633, Marie Eulénie, veuve de Robert Louv, demeurant à Paris, paroisse Bonne-Nouvelle, rue Saint-Hippolyte, 83, a été, de son plein gré, et sans aucune contrainte, délaissée et transférée par donation entre vifs et irrévocable, aux pauvres de la Charité de la paroisse, ce acceptant pour eux, François Hénot, servante des pauvres, procureur général de la communauté des Sœurs de Charité, une maison sise rue de la Lune, consistant en un logement pour servir d'école, et un logement des Sœurs, etc. »

lits Carreaux), en remplacement de l'école communale congréganiste laïcisée. Trois mois ne s'étaient pas écoulés qu'une école libre de jeunes filles était installée rue Thévenot, pour répondre aux sollicitudes des parents assez remplis de vieux préjugés pour préférer, dans l'éducation de leurs filles le catéchisme à la *Carmanole* et les « Commandements de Dieu » au *Manuel* du commandant Montoil, qui venait de dire, en présidant une distribution de prix, à titre de conseiller municipal :

« On nous accuse de supprimer Dieu » co qui n'existe pas ? »

Le défi, on le voit, était relevé vaillamment. Quand donc, ô entrepreneurs de laïcisation, élèvez-vous une école athée, une seule, non pas avec les derniers escamoteurs de la poche des contribuables, mais à vos frais ? Or, cette école restituée aux Sœurs par l'indignation publique et par la charité privée, est aujourd'hui une des bonnes écoles de Paris.

Aux examens du certificat d'études, subis récemment devant les jurys de la Ville, sur 15 aspirantes, 14 ont été reçues; et plusieurs élèves des Sœurs viennent de conquérir le brevet de capacité. De plus, au concours qui vient d'avoir lieu, il y a quinze jours, entre les plus fortes élèves des Sœurs de Paris, c'est-à-dire entre 600 concurrentes, une jeune fille de l'école de la rue Thévenot conquerra la seconde place; deux autres obtinrent des mentions honorables en arithmétique.

Qu'en dites-vous, citoyen Mesmeur ? C'est cette école qui, lundi dernier, célébrait la fête annuelle de la distribution des prix.

La cérémonie, qui avait lieu dans le jardin de l'école des garçons, rue des Petits-Carreaux, sous la tente dressée par les Frères, était présidée par M. Eugène Rendu, délégué du Conseil de l'enseignement libre du diocèse de Paris.

Sur l'estrade, et aux côtés de l'ancien inspecteur général honoraire de l'Université, on remarquait M. le curé de Bonne-Nouvelle, qui a si efficacement secondé les efforts du comité paroissial, le vaillant et actif président de ce comité, M. Aubry; M. Lefebvre, secrétaire; M. Grandgeorge, trésorier; l'éloquent membre du conseil municipal, M. Gamard, et diverses notabilités laïques et ecclésiastiques.

Autour du gracieux essaim des jeunes filles de l'école, — 300 élèves, — les parents, en grand nombre, étaient venus applaudir aux succès de leurs enfants, et témoigner leur reconnaissance à la vénérable supérieure et à ses compagnes.

Après un morceau de chant fort habilement exécuté par les élèves, M. Rendu a pris la parole. Il a rappelé les attentats dont l'antique fondation de la rue de la Lune avait été l'objet et la patiente énergie avec laquelle les humbles filles de la Charité avaient fait face, aussi longtemps qu'il avait été possible, aux agressions portées à leur odieuses et grotesques d'un pouvoir athée et persécuteur.

Puis, après avoir rendu hommage à l'initiative hardie et généreuse des membres du Comité du deuxième arrondissement —

trop bruyante, ma foi j'ai volontiers recouru au couteau, non pour le plaisir de me rougir les mains, et souvent le visage si la bête se défend, et, par ainsi, faire montre d'adresse, de sang-froid, mais uniquement pour abrégé des souffrances desquelles la mort est la seule issue.

Et puis, par cette autre raison, sentant beaucoup son braconnier, je n'aime point que l'on sache ce qui se passe autour de moi dans les fourrés.

Ce sentiment, commun à tous ceux qui hantent les profondes solitudes, a sans doute incité les chasseurs primitifs à adorer le silence.

Après ce premier aveu, je dois en faire un second, dit-il me faire qualifier de cerveau mal pondéré, de toqué même. Eh bien ! j'avoue que je m'apitoie aux derniers souffles d'un quadrupède goulum-nu carnassier, qu'on dit couard, traître, ingrat, et ayant des colères sanguinaires, entraînant parfois sa lâcheté à des carnages inouïs.

Eh bien ! je conviens que les derniers instants d'un loup, blessé mortellement, me remuent d'une façon étrange.

Chaque être qui s'en va, gredin ou honnête, suscite un regret ou un peu de pitié : au moment où il va plonger dans la nuit éternelle, on oublie les méfaits du premier et l'on chante les vertus de l'autre. Ainsi lors regards, avant de s'obscure, on pu apercevoir une absolue, une sympathie... tandis que le loup, naïf maudit ! vit maudit ! meurt maudit !

Par avance, j'entends le loup de blâme, d'étonnement, surtout d'incrédulité, soulève par ce qui précède ; eh bien ! cela ne m'arrêtera pas... Les animaux en question recevant une pierre, une malediction, je veux, moi, leur jeter une plainte, une commiseration.

Je poursuis, tout en m'avouant qu'il me faut de la hardiesse, pis encore : de l'outrecuidance ; pour me prononcer autrement que ne l'ont fait tant d'illustres devanciers ; mais ce qui m'enhardit, c'est que les anathèmes, de tous les temps, se ressemblent si fort qu'il me semble logique d'admettre que chaque naturaliste a simplement modifié, dans l'expression, les assertions d'un prédécesseur contre le loup.

Quant à moi, je copie d'après nature ce que je surprends au lever du soleil, aux lueurs imprécises de la lune, et, le plus souvent, aux scintillements des étoiles curieuses... Je défie donc, coureurs des bois dévots au culte de Diane, ou simplement admirateurs de la nature, de prouver que l'existence du loup n'est pas tourmentée et absolument misérable !

Voici l'acte d'accusation contre mon client.

Le loup a deux péchés originels qui en font un voisin détestable. Il est le plus grand des carnivores, doté d'un gros appétit, partant fort dépensier ; le plus saute des animaux de notre globe sub-lunaire, il ne rapporte rien ; et l'appétit fait du loup un brigand de la pire espèce, puisque, timide ou poltron, il pratique le guet-apens.

Plaidons maintenant les circonstances atténuantes.

Timide ou poltron !... on le serait à moins ! Depuis sa première sortie, jusqu'à sa dernière maraude, le loup entend sur sa race ou sur lui-même crier anathème ; qu'il soit aperçu au flanc de la montagne, dans la vallée, loin des demeures, les échos lui répètent : — Au loup !... Qu'il s'aventure à l'entrée d'un village : au loup ! au loup ! crient toutes les voix. Qu'il se sauve épouvanté, de cépages en cépages, de rochers en rochers, au milieu des grêlons, effrayé par les éclats de la foudre, il entend encore : au loup !... Qu'il se trouve mourant dans son hallier, ou sur le bord d'une route, le dernier son qui frappera son oreille sera l'imprécation : Au loup ! au loup !... Maudit il sa destinée !... Peut-être !

Pourtant que faire ? La croissance double son appétit, on ne lui donne rien ; ne pouvant rien gagner, il dérobe, une oie par-ci, un canard par-là, quelque agneau écarté de sa mère ; agneau qu'il lâche vivement s'il entend un chien japper, car il n'est encore que loup.

Plus tard ses forces ont doublé et son appétit a fait comme ses forces : Un loup, à cette heure, ne serait plus qu'une bouchée : loup, il lui faut de copieux repas, et il vole à main armée. Pour manger, rien ne l'effraie que l'homme, ou ce qu'a touché l'homme, l'effraction, cette circonstance aggravante, ne l'arrêterait point.

Jusqu'à là le loup ne fait qu'obéir au besoin impérieux ; mais, en vieillissant, de glouton qu'il était, il est devenu

gourmand, il lui faut des festins de son goût.

Jean-Jacques DES MARTELS.

(A suivre.)

CHRONIQUE JUDICIAIRE

L'affaire Pel

Nous avons indiqué hier, en Dernières Nouvelles, la substance de la déposition de M. Ricardos, peintre ; cette déposition a donné lieu à un incident qu'il est intéressant de connaître. M. Ricardos, au moment de se retirer, dit :

— Je demande à la Cour de lui faire connaître quelque chose qui vient de se produire dans la salle des témoins et qui me paraît avoir une importance assez considérable.

D. — Parlez, monsieur !

Le témoin. — Je viens d'entendre la concierge du passage Doisy dire à quelques personnes qui l'entouraient que, pendant les derniers jours que Pel habita le pavillon du passage Doisy, les voisins firent une remarque singulière. Pendant trois nuits consécutives, ils ont entendu à l'époque de la disparition d'Eugénie Mayer, leurs chiens hurler désespérément en s'efforçant de se jeter sur la cloison qui les séparait du logement de Pel.

D. — Quelles conséquences ces personnes ont-elles tirées de ces remarques ?

Le témoin. — Ces personnes croyaient que le cadavre d'Eugénie Mayer était entré contre la barrière.

M. Laguerre. — Pardon ! ce sont là des insinuations excessivement graves et les auxquelles il importe de faire la lumière. Je demande que la cour envoie au passage Doisy une commission rogatoire chargée de l'enquête, et, comme on le prétend, le cadavre d'Eugénie Mayer est entré à la place indiquée par le témoin.

M. l'avocat général. — Maître Laguerre, cette commission rogatoire est inutile. Le jury n'a pas à se prononcer sur le cas d'Eugénie Mayer. Nous entendons ici des témoins de moralité et pas d'experts.

M. Laguerre. — Depuis hier, sous prétexte de témoins de moralité, on a multiplié les incursions sur le terrain des hypothèses. On a essayé de peser sur la conscience de MM. les jurés, à l'aide de racontars dont on a encore exagéré l'importance, et quand nous demandons à faire la preuve contraire, on nous oppose l'inutilité de contrôler des témoignages qui ne sont que des témoignages de moralité ? Je tiens à constater que ce sont là de singuliers procédés de discussion.

L'incident est clos. On reprend la suite des dépositions.

EUGÉNIE HUMBERT, trente-quatre ans, domestique.

— J'étais au service de Mme Marin, à Nanterre, quand madame Pel a quitté son mari. J'allai un jour voir ce dernier à son domicile, et, comme elle était seule, j'ai dit tout en causant, je fus amenée à lui dire que je possédais quelques économies, mille à douze cents francs environ. Il me comblait de caresses, et, en me disant qu'il était très heureux d'avoir une femme de la sorte, il me proposait de venir habiter avec lui. Je lui dis que j'étais mariée, et qu'il me proposait de venir habiter avec lui. Je lui dis que j'étais mariée, et qu'il me proposait de venir habiter avec lui. Je lui dis que j'étais mariée, et qu'il me proposait de venir habiter avec lui.

Le témoin. — J'ai aussi connu Elise Bohmer, mais je ne sais pas à la suite de quelles circonstances elle est devenue la maîtresse de Pel. Je ne suis même pas sûr qu'elle l'ai jamais été !

M. Salat. — J'ai en longtemps Elise Bohmer à mon service ; c'était une excellente fille, travaillant et ayant une excellente santé. Elle était mariée à un homme, mais elle ne l'aimait pas, et elle était venue à Paris pour se faire une existence. Elle était mariée à un homme, mais elle ne l'aimait pas, et elle était venue à Paris pour se faire une existence.

Le témoin. — Pardon, monsieur, elle était au contraire habituellement souffrante, et ne travaillait qu'à force de courage et d'énergie.

PAULINE CHEREL, lingère, trente et ans.

Au mois de juillet dernier, j'habitais à Montreuil, rue de l'Eglise. Je demeurais au rez-de-chaussée, en face de l'appartement de M. Pel, mais j'ai eu à peine quelques relations des plus passagères avec Elise Bohmer. Elle était d'un caractère très content, et ne manifestait guère ses impressions. Cependant, son existence me paraissait

sa singulière, et elle avait de même piqué la curiosité de tous les voisins.

Le 8 juillet, je travaillais auprès de ma porte ; à travers cette porte, qui était ouverte, j'aperçus Elise Bohmer dans l'appartement de M. Pel. Elle paraissait fort malade et venait s'asseoir sur le lit. Elle entra chez elle, car elle n'avait rien de mieux. Je lui ai fait boire de l'eau de Vichy et des boissons froides.

D. — Ou était Pel pendant ce temps-là ?

Le témoin. — Il était dans l'autre pièce, qui servait aussi de magasin. Je dois dire que, quand il entra, il me remercia des soins que je donnais à Elise Bohmer.

Cependant, l'état de celle-ci allait en empirant. Les jours suivants, elle était plus malade encore. Elle vomissait sans cesse, ses lèvres étaient tuméfiées, sa bouche enflammée. Ses entrailles, un des locataires de la maison, M. Klein, vint à marier sa fille. Ce jour-là, Elise Bohmer, dans son lit toute la journée. M. Pel lui-même était absent. Ses restes restèrent auprès de la malade ; elle se plaignait de très vives douleurs dans la poitrine et dans la région épigastrique.

Le soir, je revins la voir ; il n'y avait pas de lumière dans la chambre ; elle m'entraîna, mais ne me reconnut pas, et, dans l'obscurité, elle me demanda : « Qui est là ? » Je lui répondis : « C'est votre petite voisine qui vient vous demander de vos nouvelles. » Je crois qu'elle avait déjà le délire, car elle ne m'a pas tenu que des propos entièrement incohérents. Alors, j'ai pris peur et j'ai quitté la chambre. Le lendemain, j'ai revu Elise Bohmer, mais elle était plus malade encore.

Le lendemain était un dimanche : c'était le 14 juillet, jour de la Fête nationale. Je savais que M. Pel était chez lui, et je n'ai même pas frappé à sa porte ; mais le lendemain, le 15 juillet, je demandais à une voisine si elle avait vu Mme Pel. Elle m'a répondu qu'elle ne l'avait pas vue, mais qu'elle avait vu M. Pel qui lui avait dit que l'état s'était encore aggravé.

Les jours suivants, la maison tout entière a été remplie d'odeurs infectes, qui ressemblaient à s'y méprendre, à celles qui émanent de la viande en putréfaction. Ces odeurs se sont continuées pendant trois jours. Un soir, vers la même époque, mais je ne pourrais préciser la date, j'ai vu de la lumière dans la chambre de M. Pel : il allait et venait, tenant à la main une sorte de lanterne sourde. Quand il était dans la pièce voisine, on apercevait au plafond des taches lumineuses produites par la réverbération. On voyait ainsi qu'il y avait grand feu dans le fourneau. Nous sommes montées au premier, avec quelques voisines, dans l'intention de mieux voir, mais tout s'est éteint subitement.

Le lendemain, M. Pel a fermé le rideau de la porte, et les jours suivants une forte odeur de pharmacie s'est répandue dans toute la maison. J'ai pensé que Pel, que je savais très original et très avare, avait fait disparaître le cadavre d'Elise Bohmer morte chez lui, pour s'épargner les frais et le tracassé d'un enterrement, et aussi pour expérimenter quelque invention de sa façon.

D. — Vous savez ce que l'accusé prétend ?

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

Le témoin. — Oh ! elle était beaucoup plus malade que je ne puis vous le dire. Elle était dans un état de faiblesse, et elle avait des hallucinations. Elle disait qu'elle était dans la chambre de M. Pel, et qu'elle avait vu son cadavre.

que si cela avait été fait, je l'aurais entendu.

MARIE WEINSPACH, soixante-cinq ans.

Je suis la concierge de la maison située au numéro 9 de la rue de l'Eglise, à Montreuil. J'ai passé à la maison toute la journée du dimanche 13 juillet avec Mme Deshayes. Nous sommes restées assises devant la porte depuis trois heures de l'après-midi jusqu'à dix heures du soir.

D. — Mais si une voiture s'était arrêtée devant la porte à cette heure-là, vous l'auriez nécessairement aperçue ?

Le témoin. — Sans aucun doute ! Du reste, la porte de la rue était fermée depuis huit heures du soir.

Deux jours après, j'ai demandé à Pel ce qu'il était devenu Mme Bohmer : il m'a répondu qu'elle était sans doute partie chez des amis. Deux autres fois encore, je lui ai adressé une question analogue. Il m'a d'abord répondu qu'elle était très malade, puis qu'elle était morte. J'ai dès ce moment cessé de lui demander des explications.

Aujourd'hui l'audience a dû commencer à neuf heures du matin par l'audition des experts MM. Lhôte et Brouardel, qui cloront la liste des témoins.

SPORT

COURSES A DEAUVILLE

Jeudi 13 août

Beau temps et courses très intéressantes. Comme à la dernière réunion, les favoris ont été battus dans toutes les épreuves sauf dans une ; aussi les preneurs faisaient triste figure. Est-il rien de plus déconcertant en effet que la défaite de Fra-Diavolo pour lequel on payait jusqu'à trois, cote justifiée, du reste, si l'on se rappelle, pour ne parler que de celle-là, l'excellente course fournie par le cheval de M. Amant, à Caen, il y a dix jours. Son heureux vainqueur, Escogriffe, affectionné décidément le terrain sec de Deauville, car l'année dernière il avait gagné le même prix et avec une égale facilité.

Après sa course d'aujourd'hui, Fra-Diavolo ne peut avoir de chances régulières dans le Grand Prix de Deauville à courir dimanche prochain.

Reduit à un match, le prix de Villerville n'a pas offert grand intérêt. Kromir, à M. Th. Hurst (Roi), 1/2, a battu d'une encolure Hippogriffe, à M. Ch. Pratt.

Le prix de la Touques a donné lieu à une belle arrivée entre Perpétuelle, à M. Michel Enguist (Gaiety), 5/1, et Barbasson, à M. le comte de Julgny. La première nommée ne l'a emporté que d'une tête après une lutte très vive. Singe troisième, à deux longueurs.

Non placés : Frileuse, Intermittent Sérénade, Poule d'Eau, Tolote, Splendeur et Refroidissement.

Le prix de Méneury a été gagné de deux longueurs par Bonbon, à M. le duc de Castries (Lane), 12/1 ; Enlaid deuxième et Georgina troisième à deux longueurs.

Non placés : Directrice, La Bultée et Artisan.

Quatre partants seulement dans le prix Hocquet, qui était l'épreuve la plus importante de la journée, et qui a été gagnée de quatre longueurs par Escogriffe, à M. Pierre Down (R. Bundy), 4/1 ; Fra-Diavolo, second, et Clio, troisième, à une longueur.

Non placés : Le Nôtre.

Le Prix de Pont-l'Évêque (Handicap) a été gagné de quatre longueurs par Quoi-let, à M. A. Khan (R. Bundy), 5/1 ; Nissy, deuxième, et Narguill, troisième, à une encolure.

Non placés : Lavandière, N. de Steppe, Rameur et Genève.

Enfin le Prix d'Houlgate a été gagné d'une longueur par B. Thonle à M. A. Magne (Hartley), 4/1, battant Barbary deuxième et Légal troisième, à une longueur.

Non placés : Cavalcade, Florestan et Gisors.

Samedi quatrième journée des courses de Deauville.

Voici nos favoris :

Prix de Fervagues : Perpétuelle ou Bulgare.

Prix de Cheffreville : écurie Lefèvre ou Boréas.

Prix de la Société : Déception ou Télémaque.

Prix de Tourgeville : Nitrique ou Prudence.

Prix de Longchamps : Léopard ou Café Procope.

Grand Steeple-Chase : Vengeur ou Soukharas.

GAZETTE THÉÂTRALE

La Gaîté rouvrira ses portes en septembre, avec le Grand Mogol.

Mme Mary-Albert y jouera le rôle de Mignapour, qu'avait créé Cooper. La féerie du Petit Poucet sera suivie à l'opérette d'Au-

dans votre prochaine lettre à votre gouvernante, donner un mot de réponse à la question que je prends la liberté de vous adresser, et agréer les salutations respectueuses de

» Votre obligée servante,

» CLOTILDE DARBEL. »

» P. S. — Mile Julie vous prie de la rappeler au bon souvenir de M. et de Mme Tavyary.

» Je n'ose demander le même office pour mon propre compte.

» Deuxième post-scriptum, pour la réalisation duquel je suis invitée à prendre, afin de la guider, une toute petite main dans la mienne :

» J'aimerais Monsieur Claude de tout mon cœur, et je l'embrasse comme je l'aime.

» MARTIE. »

Claude Martel relut, plusieurs fois de suite, cette lettre si simple.

Les deux lignes signées Marthe, produisant laborieusement et de deux mains superposées doucement, l'une conduisant l'autre, pour lui envoyer un mot du cœur, le touchaient d'une façon toute particulière, presque douloureuse à force d'être douce.

— Ah ! s'écria-t-elle, ému jusqu'aux larmes... comme il est joli, ce nom de Marthe !... Mais aussi comme il est triste, ainsi essuillé !... Marthe qui ?... Marthe quoi ?... Marthe tout court !... Marthe rien !...

Il se recueillit un instant, puis, avec effusion :

— Eh bien ! cher petit être, cette lettre, c'est moi, oui, c'est moi qui la complérai !...

En parlant ainsi, il se promenait à grands pas, se frottant les mains et tout fier de s'entendre lui-même proclamer à ses oreilles une résolution arrêtée au fond de son âme.

A ce moment, papa Tavyary parut sur le seuil de l'atelier.

— Entrez, entrez, monsieur Guillaume, dit vivement Claude Martel... J'ai justement une petite commission pour vous.

dran, et Mme Albert remplira également, dans cette pièce, un rôle travesti, celui de Valentin.

La réouverture des classes du Conservatoire aura lieu le 5 octobre prochain. La date de l'examen pour l'admission aux cours de musique et de déclamation n'est pas fixée dans quelques jours.

Les personnes qui se sont fait inscrire pour passer les examens seront prévenues par lettres personnelles après la rentrée.

Trois femmes pour un mari, le succès cinq fois centenaire de Grenet-Dancourt vient encore de faire des siennes. On se rappelle que c'est au cours des représentations de cette joyeuse fantaisie que s'est défilé le mariage du sympathique chef d'orchestre Charles Thony avec l'aimable ingénue Godard.

Aujourd'hui on nous annonce un nouveau mariage accompli sous les bienfaisants auspices de Trois femmes pour un mari : c'est celui de M. Alexandre Guyon, fils, avec Mile Caroline Courbois.

Le mariage sera célébré le samedi 22 août, à onze heures et demie précises, en l'église Saint-Martin, rue des Marais.

Décidément, Grenet-Dancourt nous paraît faire une sérieuse concurrence à M. de Foy.

Voici le programme des concerts qui auront lieu les samedi 14 et dimanche 15 août, au Jardin d'Acclimatation :

Samedi

Première partie :

Les Pupilles de la Marine, marche, L. Chio.

Ouverture du Roi d'Yvetot, Adam.

Fantaisie sur le ballet Amarillo, L. Mayeur.

L'invitation à la Valse, Weber.

Deuxième partie :

S'abat Mater (n° 2), Rossini.

Gavotte Stéphanie, Cziburka.

Les Brises de la Loire, suite de valse, C. Hérard.

Si j'étais Roi, fantaisie, Adam.

Marche Indienne, Sellenick.

Dimanche

Première partie

Anjou... Feu, marche, C. Hérard.

Ouverture des Diamants de la Couronne, Auber.

Le Bijou perdu, fantaisie, Adam.

Bouquet de valse, Boué.

Deuxième partie

Sextuor de Lucie de Lammormoor, Donizetti.

Fantaisie sur le ballet Bonne Aventure, L. Mayeur.

Le Verre en main, polka, Farbach.

On remarque que, cette année, c'est du Concert de l'Horloge que sont partis les refrains devenus populaires. On ne peut entendre les joyeusetés créées par Bourges et Libert aux Champs-Élysées.

An Cirque d'Été, demain, à l'occasion de la fête de l'Assomption, grande matinée enfantine à 2 heures 1/2 de l'après-midi.

G. DORANTE.

AVIS ET COMMUNICATIONS

FISCHER, opticien-oculiste, 7, rue de la Paix, application de verres spéciaux pour toutes les vues, fatiguées, affaiblies ou malades.

Nous recommandons à nos amis la brochure de M. Edouard Boinvilliers : Le nouveau Catéchisme Impérial prêche en fort bons termes la conciliation entre tous les conservateurs, sans oublier les intérêts politiques du parti que l'auteur a toujours défendu.

On trouve le Nouveau Catéchisme Impérial chez Dubuisson, 3, rue Coq-Héron. Un exemplaire, 0 fr. 25 c. ; dix exemplaires, 1 franc.

La Librairie L. Hébert, 7, rue Perrotet, à Paris, a publié une nouvelle et magnifique édition des Œuvres complètes de Molière, en 7 volumes in-8° cavalier, ornés de 19 gravures sur bois.

Cette belle édition, collationnée sur les textes originaux avec leurs variantes, est livrée immédiatement et complète pour la somme de 36 francs payable 5 francs par mois.

MAISONS RECOMMANDÉES

E. Maître, graveur, 4, boulevard Poissonnière, à Paris, a gravé, d'après les originaux, les monogrammes des rois de France, depuis Louis XV jusqu'à Louis XVIII. Remise à la papeterie.

BOUSQUIN, Pâtes alimentaires, 23, gal. Vivienne, TAPIOQUE AU CACAO (pour enfants).

Jerro

Arquebuzier, 81, rue Lafayette.

Le Paradis des Enfants

166, rue de Rivoli.

Pharmacie Normale, 10, rue Drouot.

Labourdette, carrossier, 105, avenue Malakoff.

Reynaud, chimiste

(Spéc. Janelle du pin Sylvestre), 32, rue de la Paix.

A la Religieuse

Deuil, — 2, rue Tronchet.

Belvaux. Porcelaines, 18, rue Royale.

Thonet frères

Mobilier bois courbé, 15, boulevard Poissonnière.

E. Bourgeois

Grand dépôt porcelaines, 21, rue Drouot.

Feuille

